

publier les lignes suivantes : « Les ténèbres s'épaississent sur ce pays lointain, perdu dans les brumes de l'Océan ; il sembla qu'une lumière était portée tout à coup sur de mystérieuses tueries... Une date dut être fixée pour l'évacuation des troupes françaises... Maximilien se trouble ; il croit que sa perte est résolue ; il aime son frère, le pape, la France. » Dans la lettre suivante, adressée au général Woll, on voit qu'il n'était guère troublé et que s'il comptait un peu sur l'impression morale du décret du 3 octobre, il n'y songeait pourtant pas plus qu'à ceux qu'il avait déjà signés.

« Chapultepec, 1^{er} novembre 1865. — Mon cher général. — Les nouvelles d'ici seront pleines d'intérêt pour vous, parce que les affaires vont très bien et avec une activité inconnue jusqu'à présent. La dernière loi, un peu forte, contre les guérilleros et les voleurs, produit déjà de bons fruits. » — Quatre ou cinq adhésions de chefs de bandes !

« Dans ces derniers jours il y a eu d'importants triomphes contre ces bandes, et la valeur et la fidélité de nos troupes mexicaines se montrent sous le jour le plus brillant.

« Les travaux de législation sur l'organisation politique, administrative et judiciaire, sont terminés et la collection des lois, décrets et règlements, basés sur les principes du statut, va paraître ces jours-ci en six volumes.

« La situation entre le gouvernement et le clergé s'améliore chaque jour. On voit toujours ici avec plus de satisfaction que le clergé se rapproche du gouvernement et laisse sa malheureuse politique des extrêmes. L'archevêque de Mexico m'a demandé dernièrement une audience particulière dans laquelle il s'est montré entièrement raisonnable, et une autre fois la même manière d'être qu'il avait à Miramar, et qui me plut tant, il y a deux ans. En preuve de ceci vous apprendrez avec plaisir que, remplissant enfin ses devoirs et les prescriptions des canons, il visite son diocèse, ayant commencé par Pachuca. Ce qui démontre l'heureux changement qui s'opère, etc. — Maximilien. »

Ce changement était, en effet, du plus heureux augure, car

au Mexique, non seulement les évêques ne faisaient pas la visite pastorale, à laquelle les oblige le concile de Trente, mais on en voyait qui ne se soumettaient pas même à la résidence, et d'autres qui ne mettaient jamais les pieds dans leur diocèse, vivant tranquillement à Mexico de leurs revenus épiscopaux. Pourtant, l'empereur fait dans cette lettre un tableau de la situation politique de l'empire, tout à fait en désaccord avec d'autres lettres déjà citées, et même avec la réalité. Voici la manière dont l'envisageait Juárez dans une lettre adressée à Jésus Teran, son ancien secrétaire, qui la fit parvenir à l'empereur par l'entremise de M. le baron de Pont.

« Paso del Norte, 17 août 1865. — Ce qui doit affliger le plus l'archiduc est sa mésintelligence avec le pape, parce qu'elle le prive de l'unique appui avec lequel il pouvait compter dans le pays : celui du parti clérical. Le secours des troupes françaises est très éphémère et éventuel, parce que le jour où cela conviendra à l'empereur Napoléon, il les retirera, l'abandonnant à son propre sort... Je ne crois pas éloigné le jour où cela arrivera, soit que les Français se convaincront de l'impossibilité de soumettre le pays à leurs baïonnettes, soit qu'ils y seront obligés à cause des faits qui se passent aux États-Unis et qui les dissuaderont de leur projet de conquête. L'arrivée des Français dans cet État — Chihuahua — n'a amélioré en rien sa situation ; ils n'ont obtenu aucune victoire résultant d'un fait d'armes ; ils n'ont pas détruit le gouvernement légitime de la république, ce qui était leur but. Ils ne seraient pas venus si le général Negrete avait suivi les ordres du gouvernement de rester et d'appeler leur attention dans les États de Nuevo-Leon, Tamaulipas, Cohahuila et San-Luis Potosi, comme le font Escobedo, Mendez, Cortina et Aguirre ; mais le général Brincourt a vu disparaître les forces qui le menaçaient vers le Cohahuila et résolu de venir dans cet État. » — Il y était envoyé par le maréchal Bazaine. — « Sans doute, après avoir dépensé beaucoup d'argent et traversé un grand désert, il est

arrivé, mais il n'a rien trouvé, parce que des forces qui se trouvaient dans cet État, j'en ai envoyé une partie dans le Cohahuila, l'autre dans l'État de Durango pour s'incorporer aux troupes de Patoni et de Corona ; le reste s'est placé dans les montagnes voisines de Chihuahua à la disposition du gouverneur commandant militaire. Comme l'ennemi, amenant le gros de ses troupes jusque dans cet État, a affaibli ses lignes de l'intérieur, nous commençons à les battre en détails avec succès, suivant strictement le système de ne livrer aucune bataille rangée et de ne pas s'enfermer dans les villes.

« Le 14 courant, je suis arrivé dans cette ville où j'ai fixé pour ce moment la résidence du gouvernement. Il est difficile que l'ennemi arrive jusqu'ici, et s'il le faisait, ce serait tant pis pour lui parce qu'il ne détruirait pas le gouvernement, et les nôtres profiteraient de son absence comme ils ont profité de son voyage à Chihuahua. »

Après avoir parlé de quelques dispositions militaires dont il espère de bons résultats, il énumère les forces et les chefs dont il dispose dans tout le pays, puis il ajoute :

« Tous ces chefs ont la conviction que le temps est venu d'obtenir des avantages sur l'ennemi pour les raisons exposées, et j'espère vous écrire promptement pour vous confirmer l'exactitude de mes calculs, basés sur la connaissance que j'ai de la situation de notre pays. Les Américains ont placé une armée de 80,000 hommes au Texas, et, vers la frontière Chihuahua, c'est à dire dans sa ligne limitrophe, de l'autre côté du fleuve, arrivent 6,000 hommes, pour l'entretien desquels ils font de grands approvisionnements de vivres. Cette accumulation de troupes tient en constante alarme les impérialistes et les démoralise, etc. — B. Juarez. »

Le 17 septembre, M. Jésus Téran écrivait de Berne au baron de Pont, une lettre excessivement longue, mal traduite et publiée dans *la Liberté*, l'automne dernier. Cette lettre est un tissu d'inexactitudes, démenties par les faits ; elle contient pourtant des appréciations tantôt erronées, tantôt

assez justes, quelquefois importantes et même prophétiques, mais toujours entachées de l'esprit de parti. L'impartialité de l'historien m'impose, néanmoins, le devoir d'en citer les passages principaux. Après une esquisse partielle et rapide, des partis politiques au Mexique, M. Téran dit :

« Dans le fait d'avoir ratifié la nationalisation des biens ecclésiastiques et les autres lois de réforme, décrétées par Juarez, l'empereur ne s'est pas seulement aliéné les conservateurs, mais il a changé en violent ennemi le haut clergé, il s'est mis à dos le bas clergé, qui ne fut jamais hostile à Juarez, en le privant des revenus dont il subsistait et l'assujettissant à un salaire, dont il est sûr qu'il ne sera jamais payé. Quant aux personnes riches qui constituent la fraction modérée du parti conservateur et s'unirent aux impérialistes par amour de l'ordre et de la paix, elles se sont séparées d'eux quand elles ont vu que l'empire ne leur apportait qu'une guerre plus sanglante et plus désastreuse que les précédentes »

« Quant au parti libéral, sa fraction modérée n'existe plus, et la radicale est celle qui soutient la guerre contre l'empire. La seule chose obtenue par l'empereur, au moyen de son influence personnelle, a été de compromettre six ou huit individus, ayant appartenu à la fraction modérée, qui ont accepté les ministères, mais de là à compter sur un parti politique, il y a loin.

« Il faut donc convenir que moralement parlant, l'empire ne compte pas sur le plus minime appui.

« L'appui matériel consiste dans les forces qui le soutiennent : ce sont quelques troupes mexicaines, l'armée française, une division d'Autrichiens et de Belges. L'empereur n'a pas et ne doit pas avoir confiance dans les troupes mexicaines, car de considérables détachements de ces troupes ont déjà passé dans les rangs des constitutionnels, et que les propositions de quelques-uns de ses généraux au gouvernement républicain ne sont plus un mystère. Quant à l'armée étrangère, elle est insuffisante pour subjuguier le pays...

« Les éléments qui conspirent contre l'empire sont également moraux et matériels. Parmi ces éléments nous pouvons mettre en premier lieu la déconsidération croissante de l'empereur, à cause de ses dépenses qui augmentent chaque jour, des dettes considérables et non nécessaires par lesquelles il a commencé à grever le pays avant de le connaître; de la faiblesse qu'il a montrée dans la protection des Mexicains, comme on l'a vu en permettant l'exécution du général Romero... »

Romero n'était pas officier de l'armée, mais chef de bandits, et fut fusillé pour des assassinats contre les voyageurs et l'attaque de la diligence. Suivent d'autres accusations tout aussi mal fondées. Son exposition du système des guérillas contre l'empire est moins inexacte et mérite d'être reproduite.

« En Europe, dit-il, on ne connaît pas le système des guérillas et l'on ne se fait pas une idée de ce qu'on peut obtenir par leur moyen. On a oublié ce qui s'est passé en Espagne au commencement de ce siècle... Dans les pays comme le Mexique, montagneux, déserts, avec un climat doux qui permet de camper en plein air toute l'année, où les chevaux abondent, où les natifs rencontrent partout ce qui leur est nécessaire pour subvenir à leurs besoins très limités, les guérillas sont réellement indestructibles. » — On a vu que le colonel Garnier avait trouvé le moyen de les détruire. — « La difficulté consiste à les combiner en un système... d'autant plus terrible que son pouvoir est latent et trompeur; il arrive au triomphe à force de déroutes, laissant par moment croire à l'ennemi qu'il tient la victoire, tandis qu'une consommation imperceptible et lente le conduit à un complet anéantissement.

« Le Mexique fit son indépendance de l'Espagne par une série de défaites non interrompues pendant onze ans. » — Et la défection d'Iturbide? — « Par le même moyen il obtint la réforme en trois années... L'armée française triomphera partout... mais ses victoires lui étant plus coûteuses qu'à

l'ennemi, elles finiront par donner à celui-ci le triomphe définitif... Pour économiser le sang et ne pas s'exposer à des périls plus lointains, l'ordre a été donné à toutes les guérillas d'inquiéter l'ennemi sans jamais lui présenter le combat, ce qui doit augmenter de beaucoup les difficultés de l'armée française, parce qu'elle fera de longues marches, de grandes dépenses et se fatiguera sans autre profit que de constater par sa présence une fuite, une dispersion, en supposant qu'elle arrive à voir l'ennemi. »

Suivent des considérations sur la neutralité des États-Unis, et une demande de se faire l'intermédiaire auprès de Juarez pour lui faire accepter une partie du traité de Miramar et une convention pour sauvegarder les intérêts de la France, des personnes compromises dans l'organisation de l'empire et, finalement, l'abdication de l'empereur Maximilien. A ces deux lettres qui lui furent transmises par le baron de Pont, l'empereur répondit de Chapultepec, le 8 décembre 1865 :

« Mon cher baron de Pont. — J'ai reçu avec le plus vif plaisir votre bonne lettre du 28 octobre, et je suis touché de la chaleureuse sympathie que vous me conservez, malgré les ans qui s'en vont et l'infini océan qui nous sépare.

« Les indications que vous me donnez et les lettres que vous m'envoyez sont d'une grande importance pour moi; dès le premier jour j'ai apprécié la capacité de Jésus Teran, et ici dans ce beau Mexique, j'ai appris à l'estimer de plus en plus.

« Teran est un vrai patriote comme son maître, il avait les meilleures intentions pour son pays; s'il est bien informé, il doit savoir que dans toutes les discussions, je défends son maître et que je reconnais toujours combien en beaucoup de choses il a été utile au Mexique; mais il lui arrive, comme à notre bon vieux Gutierrez, ce qui arrive à tous, il exagère, et les souvenirs de la réalité s'effacent.

« Tout bien écrites qu'elles sont, ses lettres présentent pourtant des inexactitudes essentielles, sur lesquelles, si

j'en trouve le loisir, je voudrais bien faire un mémoire que je vous enverrai. J'ai bien voulu croire ce que Teran me disait avant mon départ de l'Europe, et je savais que les idées des pauvres exilés et de la régence embarrassée, n'étaient que des fantasmagories. Je ne me fis jamais des illusions, mais j'ai trouvé que la situation n'était pourtant pas si triste que Teran la peignait alors, et qu'il voudrait encore la faire paraître, ce pays est meilleur qu'il n'en a la réputation, et il est précisément meilleur dans le sens contraire aux exilés.

« Tout ce que Gutierrez et ses amis ont avancé est faux et basé sur des erreurs inséparables d'une absence involontaire de plus vingt-cinq ans. Le pays n'est ni ultra-catholique, ni réactionnaire, l'influence du clergé est à peu près nulle, celle des anciennes idées espagnoles est complètement brisée, mais d'un autre côté le pays n'est pas encore libéral dans le bon sens du mot, comme Teran le croit ou du moins comme il l'espère. Le pays est désorganisé par cinquante ans de changements continuels et par l'immoralité constante de ses gouvernements, se nommaient-ils libéraux ou conservateurs, toutes les questions politiques jusqu'à présent n'avaient pour centre que l'argent et l'influence, « garder ou prendre. » La question du moment et du prochain avenir est d'organiser le pays d'une manière réfléchie et patiente. Cette tâche n'admet ni miracles ni transitions subites et je cherche à éviter l'unique erreur de mon prédécesseur Juarez qui, dans le court espace de sa présidence, voulut tout briser et tout réformer. La seule chose à laquelle on peut prétendre, c'est un développement organique et une conviction réfléchie; il faut laisser de côté tous les coups brillants, ils sont permis en Europe où l'on a à faire à des esprits blasés, ici tout est jeunesse et vigueur.

« Si Teran parle des désillusions et désaffections, je n'en suis pas surpris et je le trouve naturel, le temps des affections et de l'enthousiasme n'est pas encore venu, il faut d'abord que le peuple me connaisse, et je serai content si au vingt-cinquième anniversaire de mon avènement au

trône, je serai aimé et apprécié. Le dernier voyage de l'impératrice à Vera-Cruz et au Yucatan prouve, du reste, que l'esprit public ne nous est pas si contraire. Vera-Cruz nous reçut, il y a deux ans, lors de notre arrivée avec une froideur glaciale, comme on devait s'y attendre de la part d'une ville intelligente qui ne pouvait pas prévoir ce qui serait. Cette fois, l'impératrice du Mexique a été couverte d'un enthousiasme auquel les souverains d'Europe ne sont plus habitués. Je ne parlerai pas du Yucatan, l'enfant gâté de mon règne où l'impératrice a été accueillie avec frénésie, mais je ferai noter que Vera-Cruz et le Yucatan représentent le libéralisme du pays.

« Pour vous prouver qu'aussi de vieux libéraux se sont ralliés à l'empire, je vous citerai le fameux Mendez, président de la nouvelle cour des comptes, qui est arrivé il y a quelques jours; c'est un politique des plus rouges, mais honnête homme et voyant, comme il l'a déclaré publiquement, dans l'empire la dernière chance de sauver sa patrie. Je suis aussi en bons termes avec les conservateurs enragés; la preuve en est le conseil d'État, dans lequel les amis les plus réactionnaires de notre cher Gutierrez discutent avec moi en toute bonhomie, ces mêmes hommes qui, sous la régence, ont cru devoir se retirer du tribunal suprême.

« Je crois trouver dans les lettres de Teran une diplomatie profonde et réelle; je désire beaucoup m'entendre avec Juarez, mais, tout d'abord, il doit reconnaître la décision de la majorité effective de la nation qui veut la tranquillité, la paix et la prospérité et il faut qu'il se décide à collaborer avec son énergie inébranlable et son intelligence reconnue à l'œuvre difficile que j'ai entreprise. Si, comme je le crois, il envisage réellement le bonheur du Mexique, il doit bientôt comprendre qu'aucun Mexicain n'aime autant que moi le pays et son progrès, et que j'y travaille avec toute sincérité et avec les meilleures intentions. Qu'il vienne pour m'aider sincèrement et loyalement, et il sera reçu à bras ouverts comme tout bon Mexicain. Il ne peut pas être question

d'armistice, parce qu'il n'y a plus d'ennemi loyal, mais seulement des brigands barbares, conséquence naturelle de tant d'années de guerre civile, des bandes comme celles qui ont fait tant de mal en Italie et en Hongrie.

« Un armistice serait contraire à mes principes et à mes devoirs. Je serai victorieux avec l'unique intention de travailler pour le bien de la nation, où je périrai avec honneur, ce qui est toujours mieux et plus honorable que le marasme et la putréfaction au milieu de tous les éléments de prospérité, dont je ne veux pas citer des exemples odieux.

« En tous cas, vous pouvez remercier Jésus Teran, en mon nom, de ses bonnes paroles, vous lui direz que je suis prêt à recevoir Juarez dans mon conseil et parmi mes amis, mais, que pour le moment, j'ai à défendre ce qui est au dessus de ma vanité et de mon bien-être individuels, l'indépendance d'un beau pays et d'un peuple de huit millions, tâche digne d'un prince de ma famille. Je vous renouvelle mes remerciements. — Maximilien. »

On croirait rêver en lisant cette lettre, si ce malheureux prince ne nous avait habitué dans ses correspondances aux contradictions les plus étranges, aux sentiments et aux aperçus les plus opposés, manifestés quelquefois la même semaine sinon le même jour. Au moment où il déclarait n'avoir jamais eu d'illusions sur le Mexique, où il traitait si durement ceux qui l'avaient élevé au trône et recherchait la collaboration de ses ennemis-nés et de Juarez, il était à la veille d'apercevoir l'abîme qu'il se creusait lui-même et la faute monstrueuse qu'il avait faite d'avoir répudié ses amis et ses partisans pour confier l'établissement de l'empire à des mains républicaines. En politique il ne faut pas être idéaliste; on paie cher cette manière d'envisager les hommes et les choses; il faut de la logique, de la fermeté, mais pas de faiblesse vis-à-vis de l'opposition; elle porte malheur.

L'empereur, par inclination ou vanité, voulait se faire une réputation universelle de souverain libéral, aimant la liberté et détestant l'étranger; mais il ne sut pas établir cette répu-

tation ni donner cette liberté. La liberté est une si belle chose que Dieu lui-même a voulu donner le libre arbitre à l'homme et respecter sa liberté pour le rendre responsable de ses actes. Un gouvernement libéral est donc un gouvernement catholique dans son essence et nécessaire au développement de l'activité humaine. Mais il faut être libéral pour les honnêtes gens aussi bien que pour les malfaiteurs, ne pas entraver la liberté des premiers au profit des seconds qui voudraient la monopoliser. On accepte trop la définition de la liberté, telle que l'entendent les révolutionnaires, et qui se traduit dans leur langage par l'oppression des honnêtes gens et la licence des soi-disant libéraux. Un gouvernement n'est-ce pas une institution qui gouverne la société dans le devoir, l'obéissance aux lois, le respect des droits de chacun et du repos public? Un gouvernement gouverne-t-il ainsi lorsqu'il favorise la minorité aux dépens de la majorité, lui permet de prêcher la haine, de semer la discorde et de préparer les révolutions dont les classes laborieuses et pacifiques seules souffrent? Un gouvernement est-il libéral parce qu'il a des faiblesses pour ces libéraux platoniques qui voudraient enchaîner la liberté, en faire leur esclave, et non la proclamer reine du monde? Ces faux amants de la liberté, du reste, ne se targuent guère de patriotisme, de logique et de libéralisme à l'égard de leurs rivaux; ils savent que le bonnet phrygien dont ils se coiffent en public, n'est qu'un éteignoir bon pour des chandelles de cabarets et ne sera jamais le drapeau de la liberté pour une grande nation.

L'empereur Maximilien, devenu le jouet de ses rêveries libérales et de ses théories sur les gouvernements libéraux, oubliait qu'il fallait commencer par constituer cette agglomération d'hommes en un peuple soumis aux lois, cherchant son pain quotidien et son bien-être dans le travail et l'industrie; qu'il fallait consolider le pouvoir, avant de le compromettre par une politique qui d'imprudente, devint funeste, parce qu'elle était prématurée. Sans finances, sans armée,